

## VECTEUR SZONDIEN DU MOI ET DÉCOMPOSITION FREUDIENNE DE LA PERSONNALITÉ PSYCHIQUE

JEAN KINABLE<sup>1</sup>

Pour présenter mon propos, il convient de commencer par situer quelle en est la problématique, en la dépliant dans toute son ampleur. Ensuite, deux précisions seront indiquées : par quel abord restreint cette problématique, trop vaste, sera traitée et cela en référence élective à quel registre de la psychopathologie (puisque toutes les formes et figures du *pathos* sont susceptibles d'être concernées par cette problématique). Par ailleurs, une intention particulière est également de témoigner de ce que mon utilisation du paradigme szondien doit aux enseignements de feu le professeur J. Schotte.

### 1. Problématique

Puisque le colloque qui nous rassemble a adopté pour thème celui de la personnalité, pourquoi ne pas commencer par rappeler que c'est justement dans les préludes de la 31<sup>ème</sup> des leçons d'introduction à la psychanalyse, leçon consacrée à la « décomposition de la personnalité psychique » que Freud (1933, pp. 141-142) en vient à formuler le fameux principe qui préside à la pathoanalyse, en utilisant la métaphore du cristal dont les brisures, lorsqu'il saute et se clive, sont révélatrices de sa structuration interne ? Ainsi Freud prétend-il fonder son projet de procéder à une **analyse du moi** (nom sous lequel est désignée la personnalité en tant que psychique) sur la "fissibilité" foncière qui spécifierait celui-ci congénialement. Et l'on sait que ce projet le conduira à concevoir cette personnalité sur le modèle d'un système complexe, toujours en instance et composé de ces dites "instances de la personnalité" que sont le ça, le moi, le surmoi et les idéaux moiïques, toutes issues de ces instances<sup>2</sup> insistantes dont les pulsions assiègent le psychisme de leurs revendications pressantes. Schotte (1995, p. 66) rappelait volontiers que, au soir de sa vie, Freud convenait que ses propres travaux n'étaient pas parvenus, dans l'analyse du moi, aussi loin que ceux touchant par exemple à sa théorie sexuelle et, pour faire progresser une telle analyse, c'est sur l'étude des psychoses qu'il misait. Schotte présentait alors l'ouvrage consacré par Szondi à « l'Analyse du moi » comme proposant un mode d'accomplissement de ce vœu freudien.

Dans ses propres conférences d'introduction à l'analyse du destin, Szondi (1983) consacre la 11<sup>ème</sup> à « La destinée du moi » tandis que la 12<sup>ème</sup> traitera des défenses et clivages de ce même moi. Il ne manque pas de rappeler également (p. 82) cette autocritique freudienne en renvoyant à cette phrase parue en 1920, dans « Au-delà du principe de plaisir » : « Il est regrettable que l'analyse du moi soit si peu avancée ». Ses propres contributions apporteront donc de nombreux développements, riches en accomplissements décisifs, lesquels, s'ils sont structurés en fonction du schéma pulsionnel, véhiculent des propositions parfois surprenantes dont nous sommes loin d'avoir épuisé l'intelligibilité et la portée d'élucidation des phénomènes cliniques en cause. Lecteur, inspiré par son propre génie, des œuvres de Freud et de Szondi, l'une avec l'autre, Schotte s'avère un guide important dans notre propre démarche.

---

<sup>1</sup> Professeur de psychologie et de criminologie cliniques à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, Belgique.

<sup>2</sup> Sur les différentes acceptions du terme "instance" ici utilisé, cfr. Kinable 2002.

Ce qui, sans doute déjà, s'avère significatif, c'est la dénomination choisie pour désigner la personnalité, et cela par un vocable exprimant ce **à** quoi et ce **de** quoi elle est appelée à répondre. En effet, cette nomination utilise le pronom qui vise, chez l'être parlant, singulièrement la première personne, qu'elle soit en position de sujet, d'objet, voire d'attribut : tour à tour, "moi" ou "je". Si Freud affirme la nécessité que se produise un acte psychique spécifique, *sui generis*, pour que le moi vienne à l'existence, le schéma szondien dissèquerait la gamme de l'ensemble des mécanismes constitutifs qui sont impliqués dans la dramatique d'une telle action d'engendrement. L'**enjeu** de ce drame consiste en l'obtention de soi-même, par soi-même, tel un moi discernable et mobilisable, unifiable et identifiable, c'est-à-dire au titre non seulement de sujet et d'objet de soi et pour soi, mais également au titre de personne, d'être corporel, d'instance de la pensée, d'être de culture et de civilisation, de membre de la société, ... Ainsi, au début de sa 11<sup>ème</sup> conférence, Szondi passe-t-il en revue la polysémie surprenante de ce à quoi le moi a pu renvoyer au fil du temps et de notre histoire occidentale. Aussi son système pulsionnel du moi (lequel, en tant que pulsionnel, implique toujours diverses formes possibles de régime économique, d'agencement topologique et de fonctionnement dynamique) devient-il une grille (tant de lecture et d'analyse que d'interprétation et de construction) pertinente pour tout ce qui concerne non seulement l'instauration constitutive des instances de la personnalité, mais tout autant pour l'élaboration de l'appareil mental présidant à l'activité de la pensée, pour l'articulation des positions de la subjectivité, pour la déclinaison des figures de la personne, pour la configuration des constellations de l'intersubjectivité, voire pour l'engagement dans divers registres possibles pour la réalisation de soi (amour, travail, apprentissage, culture, ...)

Selon le système szondien, l'acte de s'obtenir soi-même tel un moi est conçu comme la résultante d'une dynamique conflictuelle de facteurs pulsionnels : il serait fonction de leurs configurations variables, sans cesse en formation, déformation et transformation. On sait que ce jeu de configurations possibles s'appelle les **formes de clivage** du moi dont il s'agira de ressaisir non seulement la signification dynamique de leur composition intrinsèque, mais également celle de leur succession d'un profil à l'autre et de la complexité des dialectiques et des effets de contraste, simultanés ou successifs, entre avant-plan, arrière-plan et complément théorique. Ces **fonctions élémentaires** interviennent dans la fabrication de toute figure du moi. Szondi prétend les reconduire à leur plus grande radicalité, épurée pour atteindre à l'universel : celui de racines génératives et processuelles dont les tendances distendent, dans l'écart entre facteurs irréductiblement distincts, et poussent en sens divergents et contradictoires entre elles, en chaque facteur. Par principe, ces tendances, et la gamme de leurs interactions possibles, trouveraient à s'actualiser à travers un large éventail de registres et de niveaux d'une grande diversité. Ainsi, là où Szondi, dans son Analyse du moi, s'emploie à définir la signification de chacune des tendances des facteurs producteurs du moi, il envisage non seulement leurs versions normale et pathologique, mais également leurs modalités d'actualisation tant personnelle (dans certains traits de caractère ou de personnalité, par exemple) que familiale et collective. Ainsi, Szondi considère-t-il que les radicaux du moi sont à considérer comme les principes formateurs et conservateurs dans le destin non seulement de l'individu, mais aussi de la société, consacrant que le **psychique** doit s'entendre comme impliquant, toujours nécessairement ensemble, l'**intrapyschique** et l'**interpsychique**, l'intra- et l'intersubjectif, l'intra- et l'interpersonnel, etc.

Aussi n'est-il pas étonnant que la définition que Szondi propose des divers clivages du moi emprunte tour à tour (mais pas de la même façon – laquelle aurait, dès lors, été systématisée – pour chacun de ces clivages) à l'activité de la pensée, à des traits caractéristiques (voire caractériels) de la personnalité, à des choix destinaux (en matière de

maladie, de profession, d'amitié, d'amour, de loisirs, de mortalité), à des organisations familiales, à des fonctionnements sociaux, à des constellations institutionnelles. Evoquons ici quelques exemples bien connus.

Définir la fonction k- par le concept de négation correspond à une saisie d'essence de ce en quoi consiste, en elle-même et pour elle-même, la radicalité de cette tension tendancielle. Tandis que parler de "désimagination" la resitue dans la dialectique intrafactorielle en la définissant par rapport, cette fois, à l'une des dimensions sur laquelle se porte la fonction k+ pour indiquer (conformément à l'une des acceptions du préfixe "dé-" lorsqu'il vient s'ajouter à un verbe de base, comme celui d'"imaginer") qu'il s'agit d'un processus d'altération et de transformation, allant dans le sens d'une action contraire à celle de ce verbe de base dont elle procède à la négation. En ce sens, une position pulsionnelle, surtout peut-être lorsqu'elle s'accentue, pourrait se concevoir selon la logique d'une formation réactionnelle, comme ayant pour sens de faire en sorte que ce ne soit surtout pas de la tendance contraire dont il s'agisse, en la contrant. Ainsi k- serait susceptible de s'interpréter comme désappropriation, k+ comme dénégation, p- comme désinflation et p+ comme déprojection.

Il en va de même pour la nomination des formes de clivage : même ramenée à leur formule de composition élémentaire, leur appellation varie selon celle(s) des fonctions sur laquelle (ou lesquelles) l'accent essentiel et décisif semble se porter, dans le même temps que leur signification se distribue, disions-nous *supra*, sur une large portée de multiples registres de manifestations personnelles dont l'hétérogénéité fait qu'il n'est pas toujours évident de concevoir en quoi leur commun dénominateur tient en cette unique formule de composition fournie par la combinatoire des signes testologiques. L'une des difficultés de l'interprétation du test consiste à décider de la version selon laquelle cette même configuration racine se traduit cliniquement.

Prenons l'exemple du clivage tritendanciel Sch- ± : parler de "dépersonnalisation" revient à centrer la définition sur la fonction k-, selon la même logique faisant que la configuration + ± est appelée par l'emploi du verbe « personnaliser ». Tandis que parler d'"aliénation" ou de "sentiment d'étrangeté", ou encore de retrait-enfermement en soi (car serait coupé tout pont avec la réalité du monde extérieur commun) cela consacre l'importance de la fonction exclue (hormis sa présence dans le profil complémentaire théorique) à savoir la tendance k+, laquelle est définissable comme racine du processus d'appropriation personnalissante de/à soi. Centrées sur le facteur k, ces deux définitions laissent implicite le fait que ces postures (inscrites du côté de cette part du moi capable de prendre position) portent sur ce défi critique d'oser exister par soi-même malgré cette condition d'être abandonné à soi-même par tout autre que soi, défi signifié par l'ambivalence du facteur p (puisque sa présence exclusive dans le clivage vertical bitendant est baptisée par Szondi non seulement de "moi abandonné"/abandonnique mais aussi de "moi féminin", mobilisateur de puissances d'être spécifiquement féminines/maternelles). Mais par ailleurs, outre la diversité des formes d'existence pathologique dans la combinatoire desquelles cette figure du moi est susceptible d'intervenir, Szondi la considère également comme la formule de composition interne et de structuration dialectique de cette constellation intersubjective qu'est la jalousie ordinaire.

Le projet de parvenir à rendre compte et raison d'une telle diversité de propositions szondiennes et de les mettre à l'épreuve de la clinique engage dans des recherches multidimensionnelles inépuisables. Celles dont je me limiterai à traiter ici vont se concentrer seulement sur la mise en rapport entre le système freudien des instances de la personnalité et le circuit pulsionnel des fonctions du vecteur Sch, en restreignant encore le vaste champ des manifestations possibles de cette problématique à ce qui s'en traduit dans les avatars de l'identification héroïque selon la logique du *pathos* psychopathique.

## 2. Enjeux de l'obtention de soi au titre de moi

Repartons de cette idée que l'un des enjeux de la dramatique du vecteur Sch est l'obtention de soi tel un moi, ce dont le schéma pulsionnel nous fournirait la structure des facteurs producteurs en fonction desquels cette cause est susceptible de se gagner ou de se perdre.

Déjà K. Jaspers, ainsi que le rappelle R. Kuhn (1957), distinguait quatre dimensions différentes suivant lesquelles se produit l'**expérience du moi** ou l'appréhension que le sujet peut faire de lui-même au titre de moi, en propre et en personne donc.

- Une première dimension de cette appréhension consiste en la **délimitation** de soi, celle de se ressaisir en ses frontières, dans son opposition distinctive d'avec le non-moi dont il se démarque (qu'il s'agisse du monde extérieur ou d'autrui, voire d'une altérité endogène). Cette discrimination différenciatrice nécessite une opération de **séparation** et de répartition des **appartenances** respectives entre soi et l'autre en faisant la part, en deçà et au-delà d'une ligne de démarcation, entre ce qui revient en propre à soi et ce qui relève d'autre que soi. Il y a lieu que s'exerce une capacité de se découper, se discerner et se démarquer de ce que l'on n'est pas et de ce que l'on n'a pas, pour pouvoir **se localiser** en un site propre, lieu d'être inaliénable dont l'espace est à ouvrir ailleurs que là où l'on se trouve investi, hors soi.

- Comme seconde dimension, Jaspers évoque l'expérience de l'**activité** que l'intéressé est lui-même en mesure d'agir *motu proprio*, de mettre en acte et à l'œuvre par lui-même, en une diversité d'actions possibles, dans tous les domaines. Il s'agit (en agissant de son propre fait et à son initiative, sous les exigences des motions pulsionnelles qui l'agitent et l'assujettissent) de faire de soi le **suppôt**, le **support** et le **sujet** (que ce soit au titre d'agent, d'acteur ou d'auteur) de mises en pratique et/ou en œuvre de ces mobiles et motifs qui l'animent de l'en dedans de lui-même. Non pas activé exogènement par une agence étrangère dont il serait la marionnette. Pas davantage actionné en automate par une machinerie interne impersonnelle prenant tout pouvoir sur lui quant à le faire agir.

- Une troisième dimension ressortit aux processus d'**identification** en tant que l'identité à conférer à soi est susceptible de s'envisager en termes tant de **mêmeté** que d'**ipsité** (P. Ricoeur, 2004), en tant aussi qu'elle implique des coordonnées temporelles essentielles : celle d'une permanence, d'une continuité d'être, et d'un **devenir** où l'on ne cesse d'avoir à devenir **ce** que l'on est et **qui** l'on est ; dans le même temps que cette identité passe par le détour d'un rapport à autrui où cette identification a à se faire reconnaître par l'autre pour pouvoir l'être aussi par soi.

- Finalement, la quatrième dimension concerne l'**unité** que traduirait l'énoncé : "je suis un et un seul, à tel moment de mon devenir". Bien que, d'une part, le moi s'éprouve comme intérieurement partagé, conflictuellement divisé, au risque de se morceler, même si, d'autre part, il s'avère dédoublable ou redoublable, ne serait-ce que par son double spéculaire, ou reflété par autrui, malgré que plusieurs "moi" soient susceptibles d'occuper ces lieux d'avant et d'arrière-plan, voire celui d'un ailleurs virtuel postulé théoriquement, il ne s'agit quand même que d'un seul et même individu, unifié et indivisible, tout autant qu'unique, non substituable à d'autres ni par d'autres que lui (en quoi unité et identité se rejoignent).

Ainsi qu'y invite Szondi, ces quatre dimensions sont sans doute subdivisibles en lignes de force dont on pourrait encore poursuivre davantage la discernabilité, mais surtout elles sont,

chacune, concevables sur le modèle d'oppositions contradictoires situant des **pôles antagonistes** entre lesquels sont susceptibles de se développer diverses dialectiques. C'est entre les pôles des **alternatives** ainsi repérées que sont appelés à se produire les processus d'obtention de soi comme opérant un passage de l'un à l'autre de ces pôles. Ces processus peuvent alors se concevoir selon un paradigme développemental autant que structural.

Lorsqu'on adopte le premier paradigme, les processus seront décrits génétiquement comme une procédure évolutive allant d'une situation de départ, où n'existe pas encore ce qu'il s'agirait de constituer, vers un résultat à obtenir en le constituant. La dynamique serait celle d'une structuration allant du zéro à un résultat positif. Outre qu'il n'y a jamais de résultat définitivement acquis, pas plus que de produit fini, assuré de sa subsistance pérenne, ces passages sont susceptibles de se parcourir dans le sens d'une progression aussi bien que d'une régression.

Quant au paradigme structural, il se fonde sur le principe de tenseurs situables aux extrémités d'axes bipolaires et il considère que les opérations en cause s'effectuent entre deux pôles : d'une part, celui qui, dans la perspective génétique, correspond à la non-existence de ce qui est encore à engendrer, mais qui devient, ici, le pôle d'annulation, de suppression ou d'effacement ; d'autre part, le pôle d'un aboutissement productif instaurant et entretenant un résultat qui correspond à la finalité générative de cette opération. L'axe concerné se trace donc entre un pôle positif et un pôle négatif. Ainsi le processus en cours opère-t-il selon un trajet qui procède vers un pôle constitutif ou rétrocede vers l'anti-pôle : celui d'un disparaître dans le contraire, voire d'une néantisation. La dynamique est celle d'un mouvement oeuvrant entre positivation et négativation. La capacité d'obtenir-conquérir ne va pas sans celle de manquer-perdre. L'entreprise en cause est elle-même prise entre instituer et abroger, établir et abolir. Aussi le moi serait-il toujours en mouvement et en procès<sup>3</sup> entre les pôles antagonistes de diverses alternatives, toujours en train d'opérer des procédés de constitution, destitution et restitution de lui-même, ou encore de construction, de déconstruction, voire de destruction et de reconstruction.

Les **alternatives** impliquées par ces mécanismes d'obtention ou d'abolition de soi pourront être précisées en considérant que, pour que s'institue une instance comme un moi, il faut que puisse se produire, conjointement, la mise en œuvre de six procédures que je qualifierais volontiers de la façon suivante (sans que l'ordre de présentation choisi ne corresponde à quelqu'ordre de priorité) : 1° l'auto-animation de soi et l'autodétermination dans le gouvernement de soi ; 2° l'autonomisation du "s'appartenir" ; 3° l'individuation et l'individualisation en tant qu'être séparé et particulier ; 4° l'unification en un tout cohésif et cohérent, bien que composite et parcellaire ; 5° l'identification propre à confirmer une identité reconnaissable ; 6° l'idéalisation consacrant la valorisation de soi.

Si nous voulons formuler rapidement les alternatives en cause pour chacun de ces **parcours de l'obtention-abolition de soi**, nous formulerons les propositions qui suivent.

1° L'**auto-animation** de soi à partir de soi-même en vue de ses propres fins s'oppose à une **automatisation** par autre que soi, qu'il s'agisse de se faire agir-déterminer par une puissance étrangère ou par la machinerie pulsionnelle, voire par quelque déterminisme d'une causalité suffisamment décisive, qu'elle soit d'ordre social, biologique, économique, ... L'enjeu est celui de la contrainte et de la liberté dans le gouvernement de soi, tout autant que celui de la subjectivation et de la personnalisation de la vie pulsionnelle où il s'agit de passer du statut du sujet à la pulsion à celui du sujet **de** la pulsion.

---

<sup>3</sup> Ainsi que l'annonçait le titre du n° 4 des « Cahiers des Archives Szondi » en 1983.

2° L'**autonomisation** de soi par rapport à l'autre, ou à l'égard de tout ce dans la dépendance et la soumission de quoi l'on est susceptible de se trouver, se développerait en opposition à la **participation** où le soi adhère à l'autre et tient de celui-ci, voire se confond avec ce dans quoi il s'investit. L'alternative s'exprimerait comme écartèlement entre : être soi-même une entité particulière et singulière, à part du reste (qu'elle n'est pas) et à part entière, discernable et intègre, tenant son être de soi et par soi, s'appartenant en propre et se déterminant donc à son gré, pour son propre compte ou, tout au contraire, être part dans et d'un ensemble inclusif, englobant, partie prise et confondue avec ce dont on procède et à quoi l'on participe, ou encore ce à quoi l'on s'agrège grégairement, en faisant masse avec d'autres.

3° L'**individuation** du moi se joue dans l'alternative entre, d'un côté, être quelqu'un c'est-à-dire un "un", quelconque peut-être, mais à soi tout seul (ce qui signifie bien être tout seul, irrémédiablement détaché et soustrait à tout le reste, condition où s'éprouvent la solitude foncière de l'individu séparé et l'esseulement de l'indépendant) tandis que, de l'autre côté à l'inverse, être un et former une union avec autre que soi, être uni à, (ré)unifié avec, aliéné ou fondu enchaîné dans la masse, ou incorporé dans le groupe, jusqu'à la confusion symbiotique adualiste, ou jusqu'au grégarisme désindividualisateur. On pourrait parler ici de l'alternative du un et du zéro en songeant à cette déclaration d'H.F. Amiel (dans son "Journal intime", 25 juin 1856) : « J'ai dissipé mon individualité pour n'avoir rien à défendre ; je me suis enfoncé dans l'incognito pour n'avoir nulle responsabilité ; c'est dans le zéro que j'ai cherché ma liberté ». Conformément à son étymologie latine (qui est la traduction par Cicéron de l'*a-tomos* grec), individu signifie bien, ici, à la fois : et l'indivisible (ce qui ne peut plus être divisé, ni faire l'objet d'une séparation ou soustraction, sous peine de destruction ; ce qui pointe aussi vers le problème de l'unification) et l'unité numérique elle-même (en tant qu'elle est réduite à elle-même, seule, par prélèvement en dehors de l'union qu'elle est susceptible de composer avec d'autres, comme dans l'état de symbiose ou autres articulations respectueuses de sa distinctivité). Une fois l'unité numérique établie, dans cette même direction de sens, le moi peut s'assurer de cette ressaisie de soi en tant qu'être particulier, distinct, non plus seulement numériquement mais en accentuant sa différence spécifique par rapport au communautaire, au collectif ou au sociétal, ceci par l'acquisition d'un surcroît de caractéristiques toujours mieux singularisantes. L'**individualisme** vient alors excéder, d'une surenchère infinie dans la distinction et l'originalité, le résultat de la simple opération d'individuation.

4° L'**unification intégratrice** évoque l'alternative du un et du multiple ; celle de l'unicité cohérente et cohésive ou de la pluralité morcelante et de la fragmentation ; celle du regroupement en un même ensemble ou du démembrement éclaté ; celle de l'intégration unitaire ou du morcellement et de la partialisation ; celle de la formation d'un tout qui tienne ensemble ou de la partie laissée à un fonctionnement par bribes et morceaux épars.

5° L'**identification** s'exprime volontiers selon l'alternative du même ou de l'autre, par comparaison du moi avec soi ou avec autrui. L'oscillation se produit entre l'ipséité et la mêmeté ou l'altérité et l'aliénation. Il s'agit également (en confluence avec l'individualisme évoqué *supra*) de l'alternative entre le spécifique, proprement singulier, et le semblable, assimilable à autrui ; entre le personnel, l'original, l'être à nul autre pareil et le commun, le similaire, voire l'identique. Finalement, ce qui se trouve en cause, c'est la personne au sens positif ou négatif : être soi-même en personne ou n'être personne, être personnalisé ou sans personnalité ; personnification de soi ou reproduction d'un modèle courant.

6° L'**idéalisations** évoque la narcissisation, l'investissement libidinal et la valorisation du moi par soi. Les alternatives se poseront volontiers en termes de tout ou rien : ne compter pour rien

ou pour tout, comme dans le délire de petitesse *versus* la mégalomanie. D'un côté, l'exaltation et la magnification inflative de soi ; de l'autre côté, son rabaissement, sa réduction jusqu'à se sentir moins que rien pour soi-même. D'une part, se targuer d'être unique et l'unique d'une élection amoureuse ou d'une valorisation inestimable ; d'autre part, se présumer sans valeur, telle une nullité, prétendre ne pas compter, ni pour autrui, ni pour soi-même, être minable et négligeable. D'une part, se prévaloir d'une excellence, d'une exceptionnalité, d'une perfection supérieure et d'une irremplaçabilité grandiose ; d'autre part, alléguer sa médiocrité, son insignifiance, en se dénigrant et en s'estimant remplaçable par tout qui le supplanterait : de toute façon sa propre disparition ne laisserait pas le moindre vide incombable.

### 3. Dramatique génératrice du moi

#### 3.1. Lames de fond

La composition du système szondien du moi consacre la pluralité de telles alternatives au sein d'antagonismes : il en inscrit le principe même tant dans l'ambivalence tendancielle de chaque facteur que dans la partition entre une dualité de facteurs constitutifs irréductiblement différents, clivables mais indissociables. Cette consécration retentit dans la célèbre qualité d'être capable d'exercer l'office de "*pontifex oppositorum*", laquelle est l'avvers d'une autre qui consiste justement à creuser et à établir les écarts qu'il s'agira de trouver à parcourir, suivant divers circuits, et à surpasser grâce à l'élaboration de passerelles et grâce à la traversée de passes critiques, au risque de sauter. Cette **compétence du moi**, Szondi l'articule en utilisant des **concepts transversaux** mais qui entretiennent, chacun, des affinités électives avec l'un des radicaux du moi. Cependant, dans cet usage, ces concepts s'émancipent de leur signification locale (liée à la fonction élémentaire concernée et situable par la sphère d'influence qui revient à celle-ci dans l'espace quadripartite du vecteur Sch) pour prétendre exprimer une vocation plus générale et plus englobante, traduisant l'amplitude d'un mouvement de fond qui vectorise la dialectique d'ensemble dont s'engendrent les destinées du moi. Comme l'on sait, il s'agit d'un trio de concepts : la participation (renvoyant à p-), l'intégration (k+) et la transcendance (p+).

Il me semble que ce trio en appelle nécessairement à se faire compléter, au même niveau de généralité délocalisée, par une quatrième capacité, indispensable au plein exercice des trois autres compétences, à savoir la mise à l'œuvre d'une **puissance de négation** faisant que le moi ne cesse de différer de soi et de ne tenir son être qu'à la condition d'avoir toujours à le devenir. Négativité d'un autre ordre que celle impliquée par la participation, sur laquelle nous reviendrons très bientôt. C'est de l'exercice de cette puissance-ci de négation que résulte le fait que le sujet, tel qu'en lui-même, dans son ipséité même, ne serait définissable que par la négative, en le dépositivant de ses positions et en le démunissant de ses acquis, en ne l'assignant jamais complètement à résidence, ni à identité, dans l'une de ses manifestations positives. Il ne serait jamais saisissable par constat (de siennes vérité et réalité) mais toujours dans l'acte de différer de toutes ces figures de soi, ou images du moi, qu'il se donne et auxquelles il prétend ; toujours dans le fait qu'il ne leur est jamais assimilable complètement ni intégralement, alors qu'il est sans cesse en train de s'y mettre en jeu, en scène et à l'œuvre. S'il s'emploie à y prendre forme et figure, à y manifester son visage, comme on arbore sa *persona* (au sens latin) de même que l'on craint de perdre la face ; s'il ne cesse de s'y identifier lui-même comme tel, au titre de moi-soi-je, cependant c'est sans y correspondre parfaitement, sans non plus s'y réduire entièrement et absolument. Sans qu'il n'y ait, malgré ses éventuelles

aspirations en ce sens, pleine coïncidence, laquelle ferait disparaître la distinction par total recouvrement, en même temps que s'abolirait la possibilité de devenir autre ou autrement.

Quant à la forme de négativité en rapport avec p- (processus dont on connaît la double définition : comme participation et comme projection), je la préciserai volontiers en parlant d'un dynamisme tant d'évidement, vidant la complétude de la participation originale, que d'écartement soustracteur réservant un espace propre exclusivement dévolu à soi.

### 3.2. Implication moiïque en tout vecteur pulsionnel

Avant de développer davantage ces suggestions, il convient de rappeler un autre point décisif de la théorie szondiienne du moi : s'il est un vecteur pleinement pulsionnel (il fait partie du système pulsionnel d'ensemble, en s'y insérant à part entière, au même titre que les trois autres), cependant il y jouit d'une position particulière et s'y trouve voué à une mission singulière, exprimée également par ces quatre concepts généraux évoqués tout à l'heure, à condition qu'il parvienne à une certaine autonomie et autologie, à partir de son implication participative dans chacun des trois autres registres. Ainsi devient-il concevable que, entre le vecteur Sch et les autres, ainsi que dans son rapport réflexif à lui-même, des connivences se trament, à commencer par celles entre la fonction p- et le vecteur du contact, électivement avec la position pulsionnelle m+ ; entre la fonction k+ et le vecteur sexuel, électivement avec s- ; entre la fonction k- et le vecteur paroxysmal ou éthico-moral, électivement avec hy- ; tandis que la fonction p+ serait la plus spécifiquement moiïque, polarisant idéalistiquement le devenir soi-moi-je. Ainsi, dans les actes du colloque du C.E.P. consacré au "Contact" (Schotte, 1990<sup>a</sup>), ai-je pu envisager l'émergence du moi au sein du contact : être en contact est la situation où vient poindre une aube du moi à travers la mise en émoi du sentir. Pour exprimer ce concernement du moi partout ailleurs, il y aurait lieu de traduire, par exemple, le dynamisme de chacun des besoins pulsionnels par des verbes pronominaux dits subjectifs, c'est-à-dire qui ne sont (peut-être pas encore) ni réfléchis, ni réciproques.

En effet, selon la suggestion de Schotte, une de nos habitudes est de ressaisir l'essence de chaque tendance pulsionnelle élémentaire par des verbes d'action à l'infinitif. Ce qui permet, dès lors, d'examiner, comme autant de destinées des pulsions concernées, toutes les variantes possibles qui surviennent selon les trois principes de modification suivants : 1° selon que le verbe en cause se conjugue aux voix active, passive ou moyenne, ainsi qu'aux différents modes et temps ; 2° selon le statut actenciel qui est imparti à l'intéressé (celui dont il s'agit et qui est susceptible d'y être concerné comme agent ou complément, que ce soit d'objet ou d'attribution) ; 3° selon celle des positions personnelles, voire impersonnelle ou pré-personnelle, prise par le suppôt du processus dans l'actualisation dramatisée de l'action en cause. J. Mélon s'est même employé à proposer, pour chacune des combinaisons intravectorielles, allant des nullitendances et unitendances aux quadritendances, des formulations par de tels verbes. Ce qui, donc, marquerait cette **implication de soi, préalable à toute autoconstitution au titre de moi, dans la moindre activité des pulsions partielles**, ce serait de considérer que ces infinitifs sont toujours nécessairement aussi de construction ou de constitution pronominales. Ici le pronom ne fonctionne pas comme réfléchi mais bien en position de quasi-préfixe. Les grammairiens, M. Grévisse par exemple<sup>4</sup>, considèrent qu'il est « *censément préfixé* ou *agglutiné* (...) comme incorporé au verbe » et sert « à mettre en relief l'activité personnelle du sujet ou à marquer un intérêt particulier de ce sujet dans l'action », il est une sorte « de "reflet" du sujet » en son sens le plus proche de son étymologie (*subjectum*) disant son assujettissement d'intéressé (au sens littéral et étymologique d'être entre, en plein

<sup>4</sup> GREVISSE, M. (1975), *Le bon usage*, dixième édition, Gembloux, Ed. J. Duculot, p. 597.



dedans), condition primordiale à partir de laquelle il peut parvenir à se faire devenir agent, acteur, voire auteur. Ainsi, là où les besoins pulsionnels se formulent par des actions comme aller, venir, adhérer, partir, demander, subir, prendre, donner, rager, montrer, etc. faudrait-il y entendre également : s'en aller, s'en venir, s'agglutiner, s'enfuir, s'éloigner, se porter demandeur, se prêter, s'en prendre à, s'offrir, s'enrager, se montrer, etc. Toute une gamme de verbes est ainsi disponible pour mettre en relief pareille implication subjective, par exemple : s'apercevoir de, se douter, s'écrouler, s'emparer, s'évanouir, se jouer, se moquer, se mourir, se prévaloir, s'oublier, se repentir, se souvenir, s'abstenir, s'attendre à, se blesser, se nuire, se plaindre, se plaire, s'apparaître (tournure ancienne, volontiers reprise par H. Maldiney) etc. Cette relation nécessaire au sujet, de toute activité pulsionnelle, relation d'implication où ce sujet se retrouve "à l'accusatif", ayant à en accuser réception et le coup, voire le coût, marque également la **structure auto-érotique** de toute motion pulsionnelle.

Lorsqu'une telle motion partielle est considérée dans sa sphère *sui generis* ou en son registre vectoriel propre, le préfixe "*autos*" s'entend dans ses deux premiers sens disant qu'il s'agit, premièrement, d'un dynamisme s'appartenant en propre et relevant de lui-même tout en s'opérant, deuxièmement, lui-même, de lui-même, et par lui-même. Chaque besoin pulsionnel jouit d'un érotisme propre, sien, spécifique, à part, hors de toute organisation rassemblante et hiérarchisante. Par ailleurs, la pulsionnalisation même du pulsionnel (ou le devenir pulsion de la pulsion) se produit d'elle-même et par elle-même, quand bien même cela n'est possible que dans un rapport d'étayage avec les fonctions vitales du corps et en se nourrissant d'apports exogènes de provenance étrangère. Comme disent Laplanche et Pontalis (1964, p. 1867) « modelée sur la fonction biologique », la pulsion est « tout entière dans sa différence d'avec la fonction ». Mais dans cette structuration auto-érotique de quelque pulsion partielle que ce soit, la troisième acception du préfixe "*autos*" (laquelle est d'indiquer que le sujet du processus en est également l'objet et qu'il s'agit donc d'une action en instance de se réfléchir) nous renvoie donc au sujet en cause au sens de celui qui en est le siège et l'intéressé, le concerné impliqué par un tel érotisme, voire thanatisme, ou encore au sens de celui, quelle qu'en soit la figure, auquel advient ce processus soit d'engendrement érotique soit, à rebours et à contre-courant de toute genèse, d'en revenir au contraire : en deçà de la naissance.

Dans toute mobilisation de quelque motion pulsionnelle que ce soit, quel qu'en soit le registre vectoriel, ce qui, donc, s'éprouve conjointement, c'est cette condition du sujet concerné en/par l'agir : celui dont il s'agit quand "ça" agit par poussées faisant instance auprès de lui. Motion tout à la fois active et passive puisqu'elle se fait en l'intéressé lui-même, endogènement, et se produit comme auto-mouvement et auto-promotion de soi. Encore pur "en soi" sans que déjà ne s'imposent de "pour soi" ni de "par soi". Sujet à une activité s'activant d'elle-même, le sujet, ou le moi, n'est encore que ce dont le ça s'empare (qu'est-ce qu'il me prend ?) dans une actualisation en troisième personne, celle dudit "il impersonnel". Le sujet s'éprouve comme celui auquel advient l'exigence de travail (ou de pouvoir y/en faire quelque chose) requis de la part du psychisme, revendication en quoi consiste la pulsion ; il s'éprouve comme celui sur qui porte l'ébranlement de l'ex-/in-citation, sur lequel "ça" tombe en le sommant d'en encaisser l'injonction, tout en lui réservant quelque sort que ce soit. Reste encore ouverte, ou pendante, la question de celui à qui incombe de pouvoir agir l'action spécifique, réclamée comme propre à combler pareil besoin, ou à satisfaire à de telles instances-exigences : cela revient-il à soi ou à quelque moi auxiliaire, vicariant les impuissances du sujet ?

Ce premier état du moi correspond donc à ce "**moi-ça**" **indifférencié** dont parle Freud et il peut se comprendre comme modalité primitive de la **participation** où celle-ci concorde avec le concept freudien d'**investissement**. Si les connotations de ces deux termes sont les plus évidemment économiques, ils n'en supposent pas moins une topologie de lieux à occuper et

une dynamique d'engagements dans des mises, des placements ou des prises de participation (aussi au sens boursier : où l'on mise dans de si bien dites "actions"). Dans cette version primitive, l'investissement est conçu comme le fait de l'unité indivise ça-moi où il y a engagement de soi hors de soi, tandis que l'investisseur se retrouve lui-même investi par ce en quoi l'investissement le porte, au point de s'y déverser intégralement, dans une union fusionnelle. Largement mythique, certainement idéalisé rétrospectivement, il s'agit d'un état de complétude duquel se délecter et dont disposer en usufruitier, dans une libre jouissance pleine et entière, n'ayant à faire la part de rien, en deçà de toute séparation distinctive, en parfaite indivision.

Que le même et l'autre, le moi et le non-moi aient à émerger en rompant avec cette condition-disposition première, en se découplant l'un de l'autre, cet acte de naissance consacre une **loi** fondatrice et structurale que j'appelle "**de partage et d'appartenance**", laquelle procède à une discrimination et à une répartition des parts et des apanages respectifs, qui reviennent à chacun, en les discernant de ce qu'ils ont en commun. Voilà qui signifie que, de cette participation primordiale, il s'agit pour l'intéressé d'en faire son deuil par renoncement, détournement et retournement sur soi, permettant de substituer à une quête de remplacement à l'identique, ou de recouvrement de ce qui est destiné à se perdre, une transformation de soi-même, en produisant de nouvelles formations psychiques, telle l'instance même du moi. Celle-ci résulte donc de processus qui sont ceux-là mêmes qu'engage tout deuil.

### 3.3. L'auto-pro-pulsion du moi comme instauration d'un lieu réservé à l'institution d'une instance spécifique

La **fonction primogénétique** du moi est, pour Szondi (1971, par exemple), le radical p-. Il l'inscrit également au point de départ de la trajectoire du circuit tel qu'il le conçoit. En outre, dans la représentation qu'il en propose, il dessine le contour de l'espace même du moi comme comportant deux ouvertures : l'une à destination d'apports exogènes en provenance du réel autre **que** soi, pont voué au rapport avec le monde extérieur – ce pont est susceptible de se franchir dans les deux sens, autant qu'il peut fonctionner comme pont-levis (pour s'enfermer en soi telle une tour d'ivoire) – ; le radical préposé à cette fonction est l'introjection k+. L'autre ouverture est le seuil d'entrée pour l'endogène, en provenance de l'autre **de** soi : le ça et ses exigences, y compris celles qui font instance dans les autres vecteurs. Les deux fonctions négatives du moi seraient deux façons différentes de les rejeter en les renvoyant à l'expéditeur : soit par projection, en refusant d'emblée d'en prendre connaissance et d'en accuser réception, même pas d'en accepter l'endogénéité, l'appartenance à soi ; soit par refoulement, en les déboutant dans leurs prétentions, en les censurant ou en les jugeant inacceptables et condamnables. On sait également que, selon l'un des avatars du mécanisme projectif, ce qui est exécré et récusé comme relevant de ses propres appartenances et ce qui se voit ainsi repoussé au seuil d'entrée, en se faisant opposer une fin de non-recevoir, ce refusé risque de faire retour à partir de l'ouverture sur le monde extérieur – tant la réussite de l'opération projective commande que l'objet de la projection trouve à s'objectaliser, à se convertir (le plus objectivement possible) en quelque objet appartenant à la réalité du réel extérieur, preuve qu'il ressortisse bien au non-moi, sans nullement relever de soi-même.

Seuil de passage et de franchissement, la fonction p- pourra s'interpréter tour à tour, d'une part, comme opération d'extraterritorialisation, gardienne des frontières et des délimitations d'un quant-à-soi, soucieuse d'une identification de soi par la négative (à savoir le rejet de ce que le moi se refuse à être et méconnaît de lui-même), d'autre part, comme procédé de retour transitoire par un état de plénitude où tout est encore possible sans que rien ne soit

déjà discriminé ni départagé, état d'avant l'instauration d'un moi identifiable, parce que différenciable : mode d'existence participatif sans soi autre que partagé en commun avec l'autre, en commune union ensemble, en communauté d'identité entre le même et l'autre, en parfaite et absolue indivision. Comme dit Maldiney, je ne suis que par l'autre qui est infiniment les deux, en y étant inclus, incorporé à la manière de la nidification d'avant la naissance. Je ne suis encore et ne puis exister qu'en l'autre, qu'à l'autre, que par l'autre et que de l'autre : c'est l'autre qui est moi, tout en me prêtant vie, et qui ne l'est même pas à ma place (en m'en expropriant ou en m'aliénant par adjudication addictive, ou par assimilation abusive) car je n'ai pas encore de place en propre ni d'autre lieu d'être que seulement en qui m'intègre intégralement à lui ou dans ce en quoi je me trouve investi.

Ce sur quoi je voudrais insister ici, c'est sur la contribution de la fonction p- à l'**évidement** d'une telle place mienne : à l'ouverture et à l'instauration même de l'espace du moi, tel un ailleurs discernable de ce dans quoi les investissements primordiaux le confondent, tel une tout autre scène, un lieu psychique potentiel, un site propre délimitable et dont l'accès est défendable (à commencer par la projection), tel un for intérieur et un quant-à-soi.

L'opération primogénétique est l'œuvre d'une puissance d'être que Szondi qualifie de diastolique à la fois promotionnelle, expansive et défensive, extensive et spécifique. Nous pourrions la reformuler en parlant de l'exercice d'un pouvoir de distanciation creusant l'**écart libérateur** d'un **retrait soustractif** de soi hors confusion, écartement engendrant des tensions entre ce qui ainsi se sépare ; pouvoir aussi de s'évider et de se décompléter. Si l'on ne peut devenir soi qu'en se découplant et en se différenciant, prendre acte de son propre manque à être et à avoir peut toujours s'interpréter paranoïdemment : comment ayant une cause exogène ou comme dû au préjudice d'une loi de partage et d'appartenance injuste à son égard. Mais ceci ouvre, du même coup, la possibilité de s'inventer créativement. Le **fantasme originaire** ici concerné est à double face : si l'avant est le fantasme de **castration**, l'envers est celui d'**auto-engendrement** où il s'agit tout autant de se promouvoir et de se défendre, dans l'être et dans l'avoir, par montée en puissance autistique (celle de l'"autos" même, cfr *supra*), inflationnément dit Szondi.

Le philosophe sinologue F. Jullien (2008) propose des formulations éclairantes pour penser un tel dynamisme distendu entre p- et p+, lequel, né de la rupture d'une plénitude, œuvre désormais en sens contraire de toute totalisation-satisfaction de soi qui, elle, est inscrite dans la logique du facteur k, en se rouvrant toujours à nouveau sur l'illimitation de l'infini. Ainsi écrit-il (pp. 228-229) :

« ... l'écart n'est pas la différence(...) Ce n'est pas seulement que la différence s'entend du point de vue de la *distinction*, et l'écart du point de vue de la *distance* : la première sous un angle aspectuel, le second sous celui de la séparation. (...) Tandis que la différence s'oppose au même, à l'identique, et sert de catégorie descriptive (telle déjà la différenciation platonicienne des essences (...)) l'écart s'oppose, quant à lui, à l'attendu, à l'ordinaire, au prévisible, ou du moins découvre un autre possible : son point de vue porte atteinte, ne serait-ce que de façon implicite, au normatif ; la divergence qu'il opère ne se réduit pas à une diversification. Ou, dit autrement encore, par différence avec la différence s'entendant dans cette perspective de description, l'écart s'entend sous l'angle de la prospection : il donne à envisager un ailleurs et explore jusqu'où d'autres voies peuvent être frayées ».

Il suscite donc la tentative-tentation aventureuse d'un travail inventif de la créativité. L'auteur écrit (p. 235) :

« L'écart étant l'angle sous lequel se déploient et s'explorent d'autres possibles, il nous sort d'un coup et salutairement de la sempiternelle question du même et de l'identique ».

Mises en perspective de ce point de vue de l'écart, les procédures mêmes de modification seront à considérer (pp. 236-237) :

« non plus à plat sous l'angle de la différence, mais *en tension* et sous l'angle de la dissidence, il les donne à considérer, dans ce "jusqu'ou" (jusqu'ou peut aller – porter – de part et d'autre la voie frayée), sous l'angle de leur potentialité. Au point de vue de l'identification (celui de la différence), il substitue ainsi celui de l'exploration-exploitation, l'écart ouvrant des possibles (...) comme autant de *ressources* » ressources pour un devenir inédit, à inventer en le visant idéalement.

#### 4. Systèmes du vecteur Sch et des instances de la personnalité psychique

Sans doute convient-il ici de reprendre le système freudien des instances de la personnalité afin de le rapporter aux positions pulsionnelles du schéma szondi. Il me paraît justifié de proposer les mises en correspondance suivantes.

Le **ça** se retrouve positionné en deçà du point de départ du circuit du moi lui permettant de s'en départir puisque là où ça était, il faut que le moi advienne et se pousse du col, en piste, pour prendre place en prétendant à soi-même (à la façon de quelque "pousse-toi de là que je m'y mette"). Dès lors, nous pourrions situer, au pôle p-, l'unité **moi-ça** indifférenciée des origines, tout autant que la participation intégrale sur le modèle incestueux (en entendant ce qualificatif dans le sens de son étymologie : "in" signifiant une négation et le verbe "carere" exprimant le manque, tel celui de la déréliction abandonnique d'après naissance ; l'inceste correspond à l'état de ne manquer de rien et de n'être en rien ni manqué ni manquant). Cette condition primordiale est bien apte à s'interpréter sous la figure de cette idéalisation de soi qu'est le **moi idéal**. Ainsi que l'écrit D. Lagache (1961, p. 43) :

« Le Moi Idéal, conçu comme l'idéal narcissique de toute-puissance, ne se réduit pas à "l'union du Moi avec le Ça", mais il comporte une identification primaire à un autre être qui est investi de la toute-puissance, c'est-à-dire à la mère ».

Etat de plénitude par complète assimilation de soi et de l'autre (tout à la fois autre **de** soi et autre **que** soi : ça et autrui), il consiste à se prendre et à s'estimer soi-même comme jouissant de la même toute-puissance que celle attribuée à la mère dispensatrice de tous les biens, comblante à souhait et à loisir (quant à ce qui se besogne, se souhaite, se désire, se demande, ... chez l'intéressé). Comme dit Lagache (p. 43) :

« Lorsqu'il en est encore au stade de l'union parasitaire et que sa passivité l'emporte sur son activité, l'enfant reçoit son personnage de la situation, avec une participation syncrétique à la toute-puissance maternelle ».

L'épithète "idéal" est bien à entendre, tout à la fois, au sens de ce qui est d'ordre idéal, imaginaire et imagé, conçu et représenté (sous-entendu : sans pour autant avoir nécessairement d'autre existence que seulement celle-là, c'est-à-dire non pas aussi dans l'ordre du réel et du factuel, celui d'une réalisation effective intra-mondaine) et au sens de ce qui est parfait et absolu, comble du désirable et plein accomplissement du valorisable, modèle d'excellence et d'exceptionnalité suprême, parangon d'auto-suffisance, d'auto-satisfaction et d'omnipotence. Conformément à la composition du concept où l'idéal fonctionne comme adjectif qualifiant l'entité désignée par le substantif, le moi s'estime, comme par nature ou par essence, déjà en complète et parfaite coïncidence avec pareil modèle duquel il procéderait et auquel il participerait.

Du côté du pôle introjectif, il s'opère une moiification par métabolisation transformant en substance propre, assimilée à soi, une part de ce dont on se nourrit – processus psychique modelé sur la fonction biologique de l'incorporation et l'on pourra parler métaphoriquement d'une incorporation de l'autre à soi mais aussi de soi à autre que lui. La fonction k+ marque tant un dynamisme d'appropriation que celui d'une confrontation à la réalité du réel extérieur (cfr. *supra* le mécanisme de défense du "pont-levis" entre "*idios*" et "*koinos kosmos*"). Cette fonction d'**appropriation** de/à soi doit s'entendre au triple sens de ce processus, le "de" indiquant un génitif subjectif autant qu'objectif :

1° Prendre en compte et mettre à son compte, reprendre en propre et à sa charge comme appartenance personnelle et personnalisante, comme acquisition exclusivement sienne, particulière à soi, et en faire sa propriété foncière, s'en rendre propriétaire, attributaire et maître : il s'agit que le soi fasse l'objet d'une appropriation par le sujet tel un moi sien. Prenant soi-même en charge et à sa propre charge ce qui ne peut incomber seulement qu'au moi lui-même, celui-ci accuse réception et prend livraison de soi telle une donne attribuable par dation<sup>5</sup> à assumer pour en faire pratiquement et poétiquement des réalisations à mettre à son actif.

2° S'adapter aux circonstances et contextes intramondains, s'accorder aux exigences des données factuelles de la réalité du réel extérieur, quitte à ruser avec les verdicts de l'épreuve de réalité de sorte à dénier qu'elle puisse démentir "traumatiquement" les imaginations, illusions, fictions ou croyances auxquelles on tient – à la façon de la solution fétichiste ou autres défis pervers (J. Kinable 1993, 2005). Devenant ainsi, au sein du psychisme, le représentant (porte-parole et mandataire) des exigences et nécessités de la réalité du monde commun, le moi est chargé d'en prendre toujours mieux connaissance perceptivement, en apprenant comment le connaître. Exacerbant les confrontations entre principe de plaisir et principe de réalité, développant ses habilités, il prend figure de moi réaliste et réalisateur, soucieux d'une réalisabilité des exigences pulsionnelles qui tiennent compte de ces conditions et de ces régulations qu'imposent le monde extérieur et la société (quitte à ce que ce soit en les bravant).

3° Se rendre approprié aux nécessités des tâches à accomplir, capable de convenir aux finalités à poursuivre ; acquérir (tels des avoirs portés à son compte) les informations et compétences, les formations et apprentissages, le savoir et l'expérience voulus, ainsi que les savoir-faire et savoir-être requis par les réalisations à effectuer.

Un **paradigme** pour les processus en jeu est la reconnaissance de soi dans le **miroir** et l'identification à cette mêmété que manifeste l'image spéculaire qu'offre de soi l'apparence corporelle du moi. C'est un portrait réaliste puisque perceptible de l'extérieur par tous, commandant que l'on se rende à son évidence, laquelle offre une réalité factuelle, concrète et matérielle, à la façon d'un réel intra-mondain, à la représentation de soi jusque là purement idéaliste et sensitivo-sensorio-sensuelle. C'est une image dont la totalisation et l'unification anticiperaient sur ce qu'il en est des compétences effectives de l'intéressé. C'est une épreuve de réalité pour le narcissisme de la valorisation de soi dont le sort dépendra de la certification d'amabilité, d'abord du point de vue d'autrui, au premier chef de la part de la mère. C'est à cette condition, sine qua non, qu'est dû le fait que l'épreuve d'une telle reconnaissance devienne gratifiante narcissiquement. Alors l'intéressé jubile que cet autre perceptible de l'extérieur, parmi tous les autrui situés dans l'extériorité du monde, ne soit autre que lui-même, lui permettant de faire connaissance avec son apparaître aux yeux de tous, par principe différent de ses images endogènes et idéalisées. Ainsi se consacre cette **loi qui spécifie le propre de l'idéal** : aussi bien en tant qu'idéal concevable mentalement que au titre d'idéal

---

<sup>5</sup> Le moi s'entend ici "au datif".

absolutisant le plus-que-parfait du désirable et du valable, il n'implique nullement, pour autant, qu'une réalité lui donne une existence effective et factuelle dans l'ordre du réel extérieur. Et l'apparence effective de soi n'a rien d'une reproduction fidèle ni de la réalité-vérité du corps vécu, ni de la représentation imaginée d'après le désir, en vertu de la fantasmagorie régnante et de l'investissement pulsionnel. Aussi s'impose une **distinction de principe** entre **moi réel** et **moi imaginaire** ou entre réalisme et idéalisme dans l'appréhension de soi. De là découlent diverses articulations conflictuelles possibles entre les deux, en même temps que, de cet écart tensionnel, il peut s'engendrer tout un dynamisme de réalisation de soi ou d'illusionnement sur soi. Et le moi idéal d'entrer dans diverses zones de turbulences, dans des tentatives de lui conférer réalité... (ce à quoi tend ou prétend l'agir psychopathique – cfr. *infra*).

Si nous passons à la fonction k-, on sait que sa puissance de négation et l'exercice de ses capacités de critiquer et de condamner sont volontiers qualifiés par Szondi d'"iconoclastiques", contredisant le risque d'idolâtrie, d'autosuffisance et d'autosatisfaction inhérent à la tendance (k+) à produire une représentation de soi totalisatrice et emphatique de sa mêmété. Ainsi cette fonction exerce-t-elle un rôle que F. Jullien appelle (p. 105) celui d'un

« *désaturateur*, rouvrant du manque dans chaque formation-institution positive, les inquiétant ainsi quant à leur légitimité, et reportant dans un lointain aventureux qui se dérobe le soulagement paresseux de la clôturation ».

Son opérativité, écrit-il aussi (pp. 144-145) :

« ne consiste effectivement pas dans un donné positif, quel qu'il soit et toujours suspect, de l'ordre des valeurs, mais dans cette fonction négative : celle, précisément, de *vider* toute formation-institution de son assurance, née de la totalisation dont elle se suffit, et de rouvrir une brèche dans ce confort de la clôture ». Venant « inquiéter toute saturation-satisfaction », elle devient « vecteur – comme tel inépuisable – de *promotion* : comme ce principe qui, déçu de toute complétude acquise et la cernant déjà d'une nouvelle attente, porte – mais sur un mode intrinsèque : immanent – au dépassement ».

Ainsi peut-elle contribuer à la mise en jeu d'une relance à l'infini de la fonction inflative p+.

L'instance du moi ici concernée est celle que Freud a nommée "**surmoi**" en lui attribuant, conformément au double sens dans lequel le terme peut s'entendre, une complexité d'offices que nombre de ses successeurs ont préféré dissocier en discernant, du surmoi, les instances de l'idéalisation : moi idéal et idéal du moi. Au sens premier, le préfixe "sur-" exprime une configuration de positions relatives où la place occupée est celle d'être au-dessus de l'autre. Ainsi le moi se partage-t-il de l'intérieur de lui-même<sup>6</sup> et se retrouve-t-il dans une extériorité et une relation de subordination, ainsi que de tutelle, par rapport à cette instance venant s'opposer à lui, le surplomber et occuper, à son égard, la position haute, dominante, à partir de laquelle elle le prend de haut et pour objet de ses interventions critiques. Elle lui tombe dessus et s'en prend à lui pour l'observer, le superviser, le surveiller, le rappeler à l'ordre de sa défektivité foncière vis-à-vis des impératifs du désirable ou des exigences de valeur ou de perfection. Le surmoi exerce un rôle de juge et de censeur à l'égard du moi, cela au nom de normes idéales quant à ce qu'il se devrait d'être, d'avoir et de faire. Mais, à partir de ce sens premier, "sur" (tout autant que "super" ou "supra") peut également prendre le sens d'un renforcement, d'une intensification, d'une supériorité, de l'accès à un plus haut degré de qualité, d'une exhauscion hors du commun des mortels, voire d'une idéalisation pouvant aller jusqu'à une divinisation subvertissant toute humanité. Le préfixe devient synonyme d'"hyper" ou de "méga". C'est ainsi que Freud a commencé aussi par attribuer à cette instance surmoïque la fonction de former et de représenter les idéaux au nom desquels le moi se fait évaluer quant à son degré de

<sup>6</sup> C'est même à propos de ce clivage-ci que Freud (1933) en vient au concept d'une fissibilité foncière du moi.

conformité et de correspondance par rapport à ceux-ci, idéaux imposés comme modèles d'identification et en vertu desquels il lui faut s'interdire et se défendre (de) tout ce qui l'en ferait différer. Nous réserverons au surmoi seulement ce que véhicule la première acception du préfixe "sur-", laquelle est référable à la fonction k-, tandis que nous rapporterons l'idéalisation au facteur p et l'idéal du moi au radical p+.

Selon Freud, le surmoi recueillerait, par intériorisation intrapsychique, quelque chose de la puissance tutélaire relevant de la fonction parentale interdictrice. Son rôle est de défendre au moi non seulement l'accomplissement des exigences du ça sous des modalités jugées non acceptables, mais même déjà aussi leur prise de conscience ou en compte : le jugement de condamnation va jusqu'à contester le droit à l'existence de ce qui n'est pas conforme à l'idéal obligé. C'est à son intervention que sont référées des manifestations comme les sentiments de culpabilité, de honte et de pudeur et ce que Szondi appelle l'angoisse de la faute et de la punition, ou encore la crainte du ridicule, du qu'en dira-t-on ou l'inquiétude de mériter des critiques ou des reproches. Ce qu'il en est de la réalité de soi, dans la mesure où elle ne correspond pas à la réalisation des idéaux du moi, ne mériterait pas d'exister mais serait voué à la destructivité d'une opération de faire table rase, avant de se reconstruire en parvenant à s'inventer en conformité avec l'idéal : défi du clivage diagonal Sch-+ (cfr. *infra*).

Venons-en donc à l'instance de l'**idéal du moi** dans ses affinités, voire ses connivences, avec la fonction inflative p+ où il y va d'une transcendance à l'infini, illimitable. La dénomination même de cette instance ne pose plus, cette fois, l'idéalisation au titre d'épithète venant qualifier l'être même du moi, mais elle use de deux substantifs distincts, marquant la différence et l'écart de l'un à l'autre, ainsi que le rapport ayant à se nouer entre les deux, lequel peut s'entendre au sens d'un génitif aussi bien objectif que subjectif. C'est ce que le moi sujet prend comme modèle de plénitude et de perfection quant à l'accomplissement de soi et pour lui-même, et cela sans plus pouvoir prétendre à une coïncidence ni à une équivalence, voire à une identité déjà effectives, recouvrant ce qu'il en avait été de cette condition originaire participative, celle du premier narcissisme comblé. Comme l'écrit Freud (1914, p. 98) : ce que le sujet « projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps là il était lui-même son propre idéal ». Ce qui s'instaure par substitution, en raison d'un deuil, ce qui se **propose** et se **projette** (hors soi, au devant de soi, ailleurs qu'en soi, tant dans le temps que dans l'espace) comme idéal consacre l'écart et la discordance quant à la réalisation, le différé dans le temps, la polarisation sur le non advenu encore à venir et l'engagement dans une tentative d'y parvenir dans le futur, à condition de se le faire devenir. Cette tension pousse au dépassement et au surpassement, en direction d'une finalité sans fin assignable ni achèvement prévisible. Elle se tend au-dehors, en avant et au-devant, anticipativement, à l'encontre du déjà effectif, en visant ce non encore advenu à pro-crée inventivement. Ceci, en ambitionnant l'absolu de préférence au relatif, l'universel pour ne pas se contenter du singulier (autre façon, alors, de faire un et de partager en commun : autrement que par participation) ; en ambitionnant aussi le général plutôt que le particulier, en visant l'excellence et le sans cesse perfectible, l'intégrité, la complétude et le comble des aspirations (en réponse au manque, à la défektivité ou à la défection abandonnique).

Szondi formule le sens de cette tendance en parlant d'omnipotence de la puissance d'être par soi se voulant capable d'accomplir quelque possibilité que ce soit, d'**abolir toute altérité** en étant tout, c'est-à-dire les deux à la fois : soi et l'autre ainsi que l'unification des deux. Tension et prétention à ce qu'il n'y ait point, ou plus, d'autre que je ne puisse moi-même être à mon tour moi aussi, auquel je ne puisse entendre m'égaliser identificatoirement, voire que je ne puisse surclasser. Narcissisme de la grandiosité, l'idéalisation de soi peut même être animée de

cette "*hubris*" de prétendre s'égaliser aux dieux, c'est-à-dire jouir des privilèges de surpuissances, supranaturelles à l'échelle de l'humanité (de la condition anthropologique) au point même de se substituer à toute déité. Rien ne résisterait à mon pouvoir de différer de moi-même en devenant toujours autrement, en devenant l'autre, mais cette toute-puissance d'être soi ne reviendrait qu'à moi. Je ne me contente même plus de « m'égalomaner à moi-même » comme disait l'humoriste canadien Sol. Un paradigme de pareille idéalisation est le bisexualisme représenté par l'idéal hermaphrodite ou le mythe platonicien de l'androgyné, comme transcendance de la différence des sexes plutôt que retour à une complétude d'avant le sectionnement sexualisateur, en réunifiant ou en combinant puissance d'engendrement masculine-paternelle et puissance d'engendrement féminine-maternelle<sup>7</sup>. Szondi l'illustre également par des phénomènes comme ceux de possession et d'ambitendance.

L'usage du terme d'**inflation** pour traduire la fonction p+ n'évoque pas seulement le gonflement de soi, l'expansivité diastolique du moi, ce pouvoir de se transcender au-delà de ses limites, au risque de s'émanciper de toute délimitation jusqu'à la déperdition de soi dans l'infinitude ou la mythomanie. Szondi souligne également les connotations du terme dans l'univers financier – tout comme, à propos de l'introjection, il utilisait la métaphore économique de la capitalisation ; nous l'avons souligné également au sujet de la participation comme action boursière. Cette signification évoque la surproduction de la monnaie et la dépréciation de celle-ci entraînée par la mise en circulation d'instruments de paiement sans couverture d'or. Schotte (1970) commentait en disant que « le sujet "paie de sa personne sans avoir de couverture". Il se gonfle et se multiplie dans tous les sens, sans avoir les fonds nécessaires, ce qui l'expose continuellement à la dévaluation ». Il se produit une émancipation maniaque à l'égard de cette juste "proportion anthropologique" dont parle L. Binswanger, voulant qu'il soit nécessaire de se fonder sur une base suffisante, bien mesurée à la hauteur jusqu'au bout de laquelle on prétend s'élever. Dans cette productivité qui s'emballe, les charges de responsable et de garant (capables de "couvrir" l'entreprise) paraissent faire défaut, ou dépassées, pour assurer la solidité et le succès des engagements, leur fiabilité-authenticité.

Il nous semble que cette fonction inflative, inscrite au principe même de l'idéal du moi, apporte également un supplément d'intelligibilité à certaines propositions de Freud concernant un processus d'idéalisation qui correspondrait à une **identification primordiale se portant sur le père** de la préhistoire personnelle. Il en est question tant dans « Psychologie des masses et analyse du moi » que dans « Le moi et le ça ». Freud insiste particulièrement sur le fait qu'un tel processus n'est en rien comparable, ni assimilable, avec toute forme d'identification qui se produirait comme solution introjective à l'impératif d'un deuil provoqué par une perte d'objet, ce que nous inscrivons selon l'axe diagonal Sch+-. Alors que la formule de composition du processus ici en cause nous serait fournie par l'autre diagonale : Sch-+. Nous l'avons rappelé : selon Freud, le surmoi (que nous avons référé à k-) naîtrait, dans l'engendrement de soi comme moi, d'une intériorisation appropriative, ou substitution intrapsychique par introjection, de l'«instance parentale» dont elle prendrait la succession en en recueillant le legs et la mission,

---

<sup>7</sup> On sait comment Szondi définit les profils du moi typiquement féminin (0 ±) et masculin (± 0) : il en découle que chacun implique nécessairement l'autre comme son complément à l'arrière-plan théorique. Or, que ce soit dans des œuvres d'art (plastique et poétique) ou de pensée, H. Maldiney (1985) montre que la création passe par diverses modalités d'intégration des profils et mécanismes du moi. Ainsi se propose-t-il, notamment, de traiter de la question suivante : « Le Moi artiste est le Moi entièrement intégré. Mais les voies de cette intégration sont diverses. L'essentiel est le procès lui-même, dont l'articulation varie avec le clivage du Moi. Quelles sont les structures différentielles de ce procès d'intégration répondant aux grandes options stylistiques de l'art ? » (ibid. p. 82). On pourra consulter à ce sujet : « Dialectique du Moi et morphologie du style dans l'art » (pp. 59-127) et « Destins de Nietzsche et de Hölderlin » (pp. 129-169).



ainsi transmise d'une génération à l'autre. Cette dite « instance parentale »<sup>8</sup> évoque les (sur)puissances tutélaires, providentielles, procréatrices, bienveillantes, aimantes dont on souffre justement le manque, le délaissement, dans la déréliction abandonnique ou la « *Hilflosigkeit* » lorsque se rompt la participation intégrale des origines. Avec l'idéal du moi, l'identification se ferait à l'**autorité** même de l'instance parentale, à la fonction du "faire autorité" ou du s'autoriser (voire du fameux "ne s'autoriser que de soi-même").

Or, étymologiquement, "autorité" (Kinable, 2000) signifie le fait d'être auteur et, dès lors, le droit d'auteur ou le pouvoir et la puissance qui fondent l'apanage et le crédit de l'auteur. Ainsi, la forme et la cible de l'identification ici en cause concernent-elles l'auteur de son existence, de son être et de son moi : identification au principe même de paternité ou de parentalité, de génération créatrice et de responsabilisation subséquente. Ainsi que le figure le fantasme originaire de "l'auto-engendrement de soi", riposte radicale à celui de castration, il n'y aurait d'engendrement de moi qu'à la condition de s'en faire soi-même l'auteur et de se prendre soi-même pour un tel auteur, en en reprenant la fonction à et de l'Autre, lequel y a pourvu et suppléé au titre seulement de pro-créateur. Ce qui signifie que la contribution étrangère, parentale, à la génération n'est nullement suffisante et ne se produit qu'au nom et au service de celui qui est à naître. N'est-ce pas ce que signifie cette étonnante affirmation de Fr. Dolto que les parents et leur désir d'enfant respectif ne suffisent pas pour qu'un enfant soit conçu : il faut aussi qu'il se conçoive lui-même ? Le fait que se produise "miraculeusement" la conception désirée, on peut l'interpréter tel un "don du ciel", de la part du Dieu créateur dont la grâce déborde la part prise et mise par chacun des géniteurs ; on peut aussi postuler l'intervenue d'une aspiration à l'existence du futur intéressé lui-même, comme si une part de désir, propre au sujet encore à venir, était pourtant indispensable, telle une quotité inaliénable d'auto-conception. En tant que pro-créateurs, nullement omnipotents, c'est à ces désirs autres (du Dieu créateur absolu et/ou du sujet lui-même) que les parents se prêtent et suppléent pour l'auto-engendrement d'un moi tout neuf, imprévisible, qui se doit aussi à lui-même, dans cet enfantement d'emblée en partage intersubjectivement (ce qui n'est pas sans évoquer également quelque version du fantasme de scène primitive).

Cette identification à la parentalité divinisable et à la responsabilité d'auteur, par reprise à partir de l'autre, ne passe par aucune usurpation ni ne consiste en un remplacement qui correspondrait au meurtre de cet autre (façon radicale de le détrôner en vue de jouir des mêmes rôle, statut, fonction, place, privilèges, ... en les lui dérobant pour s'en emparer, voire se les arroger au détriment de l'autre-propriétaire). Contrairement à une identification qui procéderait selon la logique introjective-incorporative et appropriative illustrée par le mythe de « Totem et tabou », Freud parle ici de prendre ce « père de la préhistoire personnelle » non pour objet (ainsi que cela est possible dans l'Œdipe inversé) mais pour idéal ou pour modèle, soit encore comme préfiguration (*Vorbild*) prometteuse de ce que l'intéressé se voudrait être et pourrait devenir, aux fins de se modeler, soi, à son image, sur son patron, à la mesure de son gabarit ou selon ses exigences : celles d'un devoir être idéalement, celles d'une identification au projet même de n'être qu'en ad-venir, à condition de se le faire devenir. En note, Freud (1923, p. 275) prend la précaution (*Vorsicht* : précision et préscience) d'indiquer qu'il serait peut-être plus adéquat de parler d'une identification « aux parents », la différenciation des fonctions parentales entre paternelle et maternelle n'ayant pas encore cours, pas davantage que la différence des sexes (leur commun dénominateur est la créativité d'auteur, mais aussi de ne pouvoir exercer leur puissance respective que l'un par l'autre et avec l'autre, dans la réunification de l'un et de l'autre – cfr. note<sup>7</sup>). S'il ne retient que le père, par souci de simplifier sa présentation, cette option lui permet d'insister sur le fait qu'il s'agit bien d'un tout autre type

---

<sup>8</sup> Cfr. par exemple FREUD, S. (1933, p. 145, 147).

d'identification que celle qui vient se substituer, comme dans le deuil ou dans la pathogenèse de la mélancolie, à un investissement d'objet. Elle précéderait même tout investissement d'objet (dont le prototype est communément identifié à la figure maternelle et à la participation incestueuse, cfr. *supra*), ou elle en serait indépendante. Elle est de l'ordre de l'être, non de l'avoir, elle se différencie de l'identification introjective-appropriative telle qu'elle fonctionne tant dans le travail de deuil que dans l'assimilation narcissique à l'objet d'investissement chez le mélancolique. Procédant selon la logique inflative, l'identification à la fonction d'auteur, assurant la paternité-maternité de ce qu'il crée, est constitutive d'un idéal de référence. Elle **appelle à l'existence** le « sujet du moi » comme dit Freud, par contraste avec tant l'«objet du moi » qu'avec une identification qui conduit à se prendre soi-même pour objet et à se constituer en moi-objet pour soi, proposé tel au ça. Ces formulations contrastées, Freud (1921, p. 44) les propose justement à propos du rapport à cet autre qu'est le père, en envisageant deux formes de lien avec lui, lesquelles sont à distinguer selon ce que cette liaison touche chez l'intéressé. Son expression est même : selon que cette liaison « s'attaque au sujet ou à l'objet du moi ». Dans le premier cas, il s'agit d'une identification qui « aspire à donner au moi propre une forme analogue à celle du moi autre, pris comme "modèle" ». Entendons bien : forme et non pas contenu. Pour **qui** le sujet se prend-il ? ne trouvera jamais sa réponse dans un « moi-objet » qui définirait le **quoi** de ce qu'il en serait de lui-même, ni dans des attributs de l'ordre de l'avoir. A travers cette identification, il s'agit d'un appel à (l') être, par l'autre, et d'une **promesse** quant à pouvoir devenir ce « moi-sujet » comme l'autre, nullement pour que le sujet remplace quiconque (c'est-à-dire pour qu'il se substitue à l'autre, à la même place, en l'en détrônant) mais bien plutôt pour qu'il prenne une place sienne, unique, exclusive, à lui seul réservée, l'autorisant et le légitimant à l'occuper en l'y **nommant** pour y exister à son tour et en son nom, en propre et en personne, en créant des œuvres qui lui soient personnelles, qui l'engagent et dont il réponde. L'essentiel de cette identification pourrait se qualifier de symbolique et se concevoir comme rapport au nom. C'est au nom de son idéal que l'intéressé a sujet d'agir et d'être, de faire pour être ainsi qu'il y aspire et qu'il lui revient de s'y employer. Il peut se prévaloir, se réclamer et se recommander aussi bien de son idéal que de son nom, tout comme on pourrait le faire de puissances et d'autorités tutélaires extrapsychiques, voire supranaturelles et divines. On peut également, par extériorisation expropriative du psychisme, substituer projectivement à cette instance de la personnalité qu'est l'idéal du moi un être du monde extérieur comme la personne du leader dans certains phénomènes de foule.

## **5. Parcours de l'idéalisation héroïque au jour de la psychopathie : se réclamer de son nom/prétendre se faire soi-même un nom**

Pour terminer, je voudrais prolonger ces quelques indications au sujet des clivages diagonaux en évoquant deux formes d'idéalisation de soi, lesquelles divergent selon celui des axes diagonaux qui en configure le processus dans et par l'articulation entre les tenseurs que constituent celles des fonctions antagonistes mobilisées en chacun des facteurs. C'est l'étude de la psychopathie qui m'a fourni l'opportunité de dégager ces deux formes avec le plus d'évidence, ceci à propos du phénomène qu'on a pris l'habitude d'appeler une **héroïsation de soi** grâce au recours à l'agir. Le passage à l'acte devient l'opérateur de telles identifications héroïques. L'héroïsation de soi est bien une idéalisation de son identité et concerne le rapport du moi aux instances de l'idéalité.

La première forme consiste dans le passage de la participation (où se risque l'aliénation), par la projection, vers une introjection appropriative, polarisée par l'instance du moi idéal, laquelle fonctionne au temps d'un futur du passé, assurant que, à tout moment du présent,

l'idéal aurait toujours déjà été actualisé tel un fait accompli et c'est ce qu'il s'agit sans cesse de démontrer par son agir : le moi idéal définit bien ce que l'on est puisqu'on en administre la preuve par ce que l'on fait.

La seconde forme consiste dans le passage de la négation à l'inflation et se polarise sur l'instance de l'idéal du moi, dont le temps est celui du futur antérieur prévoyant que l'idéal sera effectif à l'avenir pour avoir récusé, du réel, tout ce qui lui serait contraire et pour avoir pu s'être inventé soi-même un devenir à l'instar de l'idéalité visée.

J. Starobinski (1961) a proposé une lecture du drame de l'identification héroïque dans la tragédie de Corneille où le moteur de cette dramatisation paraît tenir aux tensions conflictuelles et au passage dialectique entre ces deux formes de l'idéalisation de soi. Cette lecture propose une intelligibilité éclairante pour une élaboration des enjeux de la psychopathie.

La forme de composition de la **première forme** associe donc les fonctions p- et k+, conjoncture à l'œuvre selon Szondi dans la figure du « moi autistique indiscipliné », comme à l'âge de l'opposition systématique, de l'entêtement, de l'indocilité et de la bravade ; comme aussi dans la mécanique défensive de l'identification à l'agresseur, au frustrateur ou, plus généralement, à l'agent capable d'un pouvoir d'initiative revendiqué comme sien par le sujet quant à la puissance "d'y faire quelque chose", en réplique à ce qui est susceptible de lui arriver et d'en advenir passiblement de lui. Comme l'indique p- (entendu au sens de cet état intrapsychique et intersubjectif de participation confondante et aliénante) une source, un ressort et un motif du processus renvoie à la condition primordiale du sujet, à l'origine de son devenir sujet. A savoir, du point de vue du rapport entre le même et l'autre, cette situation prototypique du nouveau-né en l'état de déréliction, dépourvu de tout pouvoir propre suffisamment efficace, complètement impuissant, passif et patient, totalement livré et exposé à la toute-puissance d'autrui sur lui, qu'elle lui soit bénéfique ou maléfique. Le risque d'aliénation, inhérent à la participation, réapparaîtra aussi sous divers phénomènes tels la possession, l'emprise expropriatrice, le ravissement érotique ou extatique, l'asservissement aux assuétudes ou addictions, l'allégeance au leader ou la soumission au gourou, etc. Le sujet n'a alors d'existence et d'identité que par participation à et de cette puissance autre (si nous l'entendons ici au sens de l'autre que soi – autrui – le raisonnement peut également se tenir en songeant à l'autre de soi – ça – cfr. *supra*).

Cette participation de soi à la puissance omnipotente de l'autre sur soi peut prendre deux figures. Soit participer consiste à faire corps avec une telle puissance, dans une union confondante, fusionnelle ou parasitaire de l'un et de l'autre, comme avant la naissance, mais c'est une participation symbiotique dans laquelle l'intéressé n'est pas soi, lui-même par lui-même. Soit, si la séparation est consommée (comme après le découplage de la parturition, de la partition individuante), l'intéressé se retrouve intégralement dépendant de cette puissance exogène dont l'autre ne le fait bénéficier que dans la mesure où c'est lui-même qui, à son gré, le fait participer à ses propres pouvoirs, parce qu'il en prend l'initiative comme il l'entend, pour autant qu'il le désire. Dans cette condition originaire où s'éprouvent l'éblouissement et le triomphe de la toute-puissance, l'intéressé ressent également le risque de se laisser subjugué et assujettir (première forme du sujet : *subjectum*) par/à la puissance d'un autre, ou de s'en faire abandonner. C'est une façon d'être dangereusement exposé, livré à subir le pouvoir que d'autres ont sur soi et à se retrouver ainsi aliéné à autre que soi, au risque de cette passibilité radicale d'être pu par cet autre, sans rien y pouvoir soi-même, sans que rien ne lui soit propre, sans le moindre « *autos* ». La fusion est en passe de prendre les figures de l'intrusion, de la persécution, de l'influence, de la dépendance addictive, voire du désêtre et de la disparition de

soi dans l'autre, au profit de l'autre, qu'il s'agisse de l'autre de soi (le ça) ou de l'autre que soi (autrui).

Le désir contraire d'y pouvoir quand même soi-même quelque chose, au point d'aspirer à s'attribuer la même toute-puissance, doit commencer par **refuser cette passibilité** et cette condition subie, la contrer et tenter de s'y soustraire : nous retrouvons, ici, l'idée que la fonction p- signifierait aussi l'acte primogénétique du moi et le mécanisme de défense par projection. Ensuite, il s'agit de **revendiquer** l'exercice de pareille puissance comme apanage revenant au moi. Cette revendication est double : d'une part, s'imputer le pouvoir d'être soi-même agent, par soi-même, afin de ne pas se retrouver patient, n'ayant d'autre puissance que celle de subir et d'endurer ; d'autre part, devenir soi-même sur le modèle de cet autre dont on s'exposerait à souffrir l'omnipotence. Cette revendication est une façon de se réclamer du moi idéal censé identifier la nature même de ce moi, ou son essence ; et c'est ce dont il s'agira de ne jamais cesser d'administrer la preuve, à travers l'exploit de ses passages à l'acte, par exemple. La procédure intro-projective consiste à tenter de renverser cette condition primordiale en s'appropriant du pouvoir sur le modèle d'une telle toute-puissance, prise alors comme idéal. Ce modèle idéal est d'être soi-même en s'attribuant, à son tour, une telle omnipotence exerçable à l'encontre et à l'égard de l'autre, dans un retournement de situation. Le sujet s'auto-promeut ou s'auto-propulse en ce statut d'agent, sur le patron, à la manière et à la place de cet autre pris comme idéal de toute-puissance. Désormais, la place, le rôle, le statut, l'emploi d'être voué à subir doivent impérativement se faire distribuer projectivement à tout autre que soi-même. Il s'agit de s'identifier comme capable d'un pouvoir propre, à commencer par celui d'opposer à toute prétention d'autrui à l'égard de soi, à toute agence étrangère lui voulant quoi que ce soit, la résistance entêtée d'une puissance personnelle et inaliénable. Ce pouvoir sien peut n'être d'abord qu'un simple "ne rien vouloir" si ce n'est la volonté d'exercer ce loisir de refuser, braver, défier, mettre son veto, s'obstiner dans l'affirmation de quelque position que ce soit du moment qu'elle soit sienne ; ou encore un vouloir que personne d'autre que soi-même ait quelque prétention que ce soit à faire valoir à son propre sujet. C'est vouloir s'approprier ce dont le moi pourrait être privé : appropriation introjective de ce dont on risquerait non seulement d'être dépossédé ou manquant, mais aussi de ce à quoi, sans cela, on serait passible de se retrouver assujéti. Sur le modèle de l'autre (devenant non-moi, voire étranger à soi, ou encore attributaire du rôle récusé pour soi), le sujet cherche à se faire lui-même agent de ce qui lui arrive, pour ne pas être agi par l'autre, selon une logique persécutive. Au principe de cette **appropriation**, il y a un mécanisme d'identification introjective à l'autre pour ne pas se retrouver au pouvoir de cet autre (qu'il s'agisse, toujours, de l'autre de soi tout autant que de l'autre que soi). Du même coup, la condition de laquelle le sujet prétend se soustraire désormais, il s'agira de s'assurer de ce rejet-refus en la réservant-déléguant **projectivement** à un autre que soi, quitte à retourner ce pouvoir sien, auto-adjugé et acquis, contre l'extérieur ou l'étranger.

Pour agir ainsi qu'il le fait, le sujet se réclame déjà de son être même dans sa conformité à l'idéal, voire dans sa coïncidence avec lui. On pourrait considérer qu'il invoque cet idéal à la manière dont le héros épique peut se fier en sa "bonne étoile", en appeler à "ses" divinités tutélaires, lesquelles sont titulaires des surpuissances que, en tant que héros, il s'avère aussi disposer du pouvoir de les mettre en pratique dans et par ses actes. A la manière dont pareil héros peut se recommander d'un destin exceptionnel auquel il serait voué ou pour lequel il jouirait d'une élection par les dieux, bénéficiant par participation de leur assistance surhumaine. A la manière également dont l'aristocratie, au temps de Corneille, se prévalait de son nom et de ses titres nobiliaires, tout en se réclamant de son appartenance raciale, se recommandant des prestiges de la filiation et d'une noblesse de sang, quitte à le faire à coup de

duels ravageurs, propres à décimer cette prétendue élite de grands seigneurs. Comme l'écrit J. Starobinski (op. cit. pp. 63-64) :

« Il suffit d'être prince ou d'être né en haut lieu : le nom anticipe et détermine à l'avance tous les exploits, il en est le garant. La grandeur et la générosité, qui préexistent dans la race, sont un apanage reçu par droit de naissance. Le nom, en ce cas, commande tout, et l'on peut dire que l'essence glorieuse, qui a sa source dans un passé immémorial, précède l'existence à la façon d'une idée platonicienne. Elle n'est pas conquise, mais héritée. (...) Aussi le héros ne choisit pas son destin, il est élu par une destinée que lui annonce à l'avance le blason de sa race : élection qui est à la fois la plus haute responsabilité et la plus complète irresponsabilité ».

C'est par fidélité à son nom, lui signifiant son moi idéal, que le sujet se doit de répéter ses exploits héroïques et d'en entretenir la légende glorieuse, confirmation-actualisation réitérée qu'il est bien réellement ce moi idéal en acte, digne de sa renommée.

En revanche, suivant la **seconde forme** d'idéalisation, il ne s'agira plus de se réclamer de son nom et de cette instance du moi idéal pour démontrer, dans et par le réel de ses réalisations, la coïncidence de soi avec celle-ci, mais bien plutôt de prétendre et œuvrer à se faire soi-même un nom, un nom digne de l'idéal du moi, conformément aux impératifs du surmoi. Cette fois-ci, la formule de composition de la dramatique identificatoire combine les fonctions k- et p+. L'idéalisation se fonde sur une **négation** à l'égard de soi-même, sur un dédoublement de soi, une division interne et conflictuelle tels que le moi réel ne puisse plus être posé comme déjà identique à l'idéal, mais moi réel et moi imaginaire/idéal se mettent à diverger l'un de l'autre sans plus coïncider. Le radical k- situe ce tournant, inscrit dans la logique antinomique du facteur systolique, où le circuit bascule dans une tout autre direction, autour de ce pivot d'une négation à laquelle ont partie liée tant la souscription au principe de réalité, l'acceptation du verdict de l'épreuve de réalité, l'admission restructurante de l'obstacle, de l'empêchement et de la résistance du réel ainsi que des impératifs de l'interdiction et de l'obligation, l'assentiment à l'énoncé de la loi, l'aveu de celle-ci, tant tout ceci que finalement l'instauration d'un ordre éthique et de convenances morales.

L'épreuve de réalité met en cause ce qu'est réellement le moi, au risque de le prendre en défaut et en faute par rapport à l'idéal, ainsi que de condamner cette part de lui-même qui le rend passible de différer de l'idéal obligé. Ce qui se trouve condamné, c'est cette possibilité chez soi, émanant de soi, de ne pas réaliser effectivement l'idéal. Le héros est désormais conflictuellement partagé entre tendances contraires qui relèvent bien de lui-même, mais dont certaines sont inacceptables et prohibées car leur céder le ferait déchoir du modèle de perfection voulu. Dans notre culture francophone, de tels dilemmes sont volontiers baptisés de "cornéliens" : le sujet s'y trouve plongé dans le doute, en peine d'avoir à prendre position et à se décider pour le meilleur parti à prendre – ce qu'illustrent sans doute la dynamique de la formation réactionnelle et cette figure du moi que Szondi qualifie tant d'« obsessionnel » que de « masculin », où ne figure que l'ambivalence dans le facteur k avec la nullitendance en p. Starobinski évoque cette situation comme suit (op. cit., p. 49) :

« La fameuse "crise" cornélienne est une option en faveur de l'attitude la plus glorieuse. Et ce que le héros choisit d'affirmer se construit sur la négation permanente d'une idée ou d'une tendance antagoniste. Le *oui* héroïque implique un *non* décisif constamment réitéré : négation de la fortune adverse, mais en même temps négation et refoulement conscient d'un moi qui aurait pu céder devant l'adversité. A la limite, cette négation exige le martyr, le sacrifice entier de la vie, pour que triomphe le oui impérissable qui en est la contrepartie ».

Si l'idéal ne peut pas encore se prétendre déjà advenu, comment alors s'y prendre pour prétendre le faire s'accomplir et que cette advenue soit entièrement en son propre pouvoir ? La coïncidence avec le plus-que-parfait à laquelle l'idéalisation aspire n'est qu'au futur et consistera, dès lors, à dépasser cette différence en parvenant à en obtenir raison, à la surmonter, la surpasser et l'effacer : en refusant, reniant, voire détruisant, sacrifiant ce qui, du moi réel, en lui et de sa part, pourrait le faire différer de l'idéal, afin de prétendre désormais à l'omnipotence de s'inventer soi-même tel que le voudrait cet idéal. Puissance aussi de concevoir une fiction de soi et un moi fictif que le sujet serait capable de faire s'engendrer par une mise en œuvre réalisatrice et authenticatrice, autre que de l'ordre de la mythomanie, de l'imposture, de l'escroquerie, de la mystification ou de l'aventure foireuse, etc. Ainsi s'atteindrait le comble de la puissance d'être par cette manière, dit Starobinski (op. cit., p. 64), de « prolonger au-delà de toute mesure les pouvoirs de la présence agissante » et de manifester, en le démontrant, « qu'avec la volonté tout peut naître à partir de rien » (op. cit., p. 66), ce rien susceptible de résulter de l'opération de négation. Or, avoir à s'engendrer en devenant cause de soi ne nécessite pas, pour autant, de le faire à partir de rien, mais bien en assumant librement ces contraintes et déterminations qui s'imposent, en les outrepassant, en les utilisant et en en tirant parti, transpassiblement et transpossiblement comme le dit H. Maldiney. Mais, au nom de l'idéal, on peut détruire ou prétendre faire table rase de tout ce dont il s'agirait d'accuser réception en l'assumant, que ce soit : au titre de transmission, de dépendance, de détermination, de nécessité, de condition ; en tant que réalités d'un réel qui prétendrait imposer ses exigences ; voire même au titre de tout moi préalable, hérité et conditionné, défini par son passé, tel qu'il était jusque là, résultant de son anamnèse, antérieurement à sa recreation inventive et souveraine, à volonté et au gré de son seul désir. Aussi est-ce parfois sur fond de nihilisme tragique<sup>9</sup> que vient s'exalter pareille émancipation souveraine d'une prétendue libre créativité dont la maîtrise ne souffrirait nulle impossibilité insurmontable ni altérité inassimilable. Cette part de soi reniée dans cette ambition à la surpasser, Starobinski en parle en termes d'être naturel ou d'être premier, en écrivant (op. cit., p. 54) :

« l'être naturel n'a d'existence que pour autant que l'effort négateur a besoin de trouver à l'intérieur quelque chose à nier (...) le succès de la création de soi par soi se marque par l'oubli absolu de la personnalité première, son abolition totale, sa condamnation à mort. L'être empirique est supprimé en faveur de l'être idéal. Dans l'effort du personnage cornélien, le seul être qui compte, c'est l'être plus grand qu'il n'est pas encore, mais qu'il va devenir parce qu'il en profère le langage et qu'il en accomplit déjà les actes. L'être premier, l'être naturel, éclipsé par tant d'éclat, s'efface à jamais et l'être "idéal" se fait passer pour celui qui a toujours existé ».

Mais alors, au bout du compte, les deux formes d'idéalisation ainsi actualisées tendent-elles à se rejoindre : moi idéal et idéal du moi en viennent à se recouvrir :

« On peut croire alors que le héros accomplit une destinée à laquelle sa nature l'avait prédestiné. Et l'on peut croire tout aussi bien qu'il s'est fait lui-même à partir d'une libre affirmation de ce qu'il veut être » (ibidem).

Prétendre participer à/de l'idéal ou prétendre l'effectuer inflativement paraissent coïncider.

---

<sup>9</sup> On en trouve des échos particulièrement éloquentes dans le roman autobiographique de Cl. Lucas (1995).

## Bibliographie

- FREUD, S. (1914) [1969], Pour introduire le narcissisme, *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., Bibliothèque de psychanalyse, pp. 81-105.
- FREUD, S. (1921) [1991], Psychologie des masses et analyse du moi, *Œuvres complètes, Vol. XVI*, Paris, P.U.F. pp. 1-83.
- FREUD, S. (1923) [1991], Le moi et le ça, *Œuvres complètes, Vol. XVI*, Paris, P.U.F. pp. 255-301.
- FREUD, S. (1933) [1995], Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, *Œuvres complètes, Vol. XIX*, Paris, P.U.F. pp. 83-268.
- JASPERS, K. (1928), *Psychopathologie générale*, trad. de la 3<sup>e</sup> édit., Paris, Alcan.
- JULLIEN, F. (2008), *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard.
- KINABLE, J. (1993), Psychopathie et perversion, *Cahiers du C.E.P. n° 3 : Colloque du centenaire de la naissance de Léopold Szondi, Budapest 14 et 17 avril 1993*, Plainevaux, pp. 45-71.
- KINABLE, J. (1998), Transgression et passage à l'acte psychopathique, in JONCKHEERE, P. (sous la direct. de-), *Passage à l'acte*, Bruxelles, De Boeck Université, Bibl. de pathoanalyse, pp. 105-145.
- KINABLE, J. (1999), La prise de parole entre motivation, intention et affect : pathoanalyse à partir du psychopathe, in Collectif, *Transhumance I : Construction de savoirs en situations cliniques : dialogues sur le langage en acte*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 293-316.
- KINABLE, J. (2000), La psychopathie au "soleil noir" de la mélancolie ? in WEIL, D. (sous la direct. de-), *Mélancolie : entre souffrance et culture*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, pp. 75-93.
- KINABLE, J. (2002), Szondi-Rorschach : interanalyse à propos du traumatisme, du point de vue de l'affect, *Cahiers du C.E.P. n° 9 : Constellations 2*, Plainevaux, pp. 5-30.
- KINABLE, J. (2005), Croire en sa bonne étoile. Le recours à l'agir comme acte de foi narcissique, *Cahiers de psychologie clinique n° 25 : Croire*, Bruxelles, De Boeck, pp. 133-158.
- KUHN, R. (1957), *Phénoménologie du masque à travers le test de Rorschach*, trad., Paris, Desclée de Brouwer.
- LAGACHE, D. (1961), La psychanalyse et la structure de la personnalité, *Revue La Psychanalyse n° 6 : Perspectives structurales*, Paris, P.U.F.
- LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B. (1964), Fantasma originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme, *Les temps modernes n° 215*, Paris, pp. 1833-68.
- LUCAS, C. (1995), *Suerte. L'exclusion volontaire*, Paris, Plon, Coll. Terre humaine.
- MALDINEY, H. (1985), *Art et existence*, Paris, Klincksieck.
- MALDINEY, H. (1991), *Penser l'homme et la folie à la lumière de l'analyse existentielle et de l'analyse du destin*, Grenoble, J. Millon.

- MÉLON, J., LEKEUCHE, P., POELLAER, J.-M. et VANDERSCHELDE, H. (1983), *Le Moi en procès, Les Cahiers des Archives Szondi n° 4*, Louvain-la-Neuve, Cabay.
- RICOEUR, P. (2004), *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Paris, Stock, Les essais.
- Paul Ricoeur : interprétation et reconnaissance, *Cités n° 33/2008*, Paris, P.U.F., pp. 3-147.
- SCHOTTE, J. (1970), *Les formes de clivage du moi chez Szondi*, Cours de psychodiagnostic clinique, U.C.L., année 1969-70, notes inédites.
- SCHOTTE, J. (1990<sup>a</sup>) (Ed.), *Le contact*, Bruxelles, De Boeck Université, Bibl. de pathoanalyse.
- SCHOTTE, J. (1990<sup>b</sup>) , *Szondi avec Freud : sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle*, Bruxelles, De Boeck Université, Bibl. de pathoanalyse.
- SCHOTTE, J. (1995), De la "Théorie sexuelle" à l'anthropopsychiatrie, *Cahiers du C.E.P. n° 5 : Versions du sexuel*, Plainevieux, pp. 61-70.
- SCHOTTE, J. (2006), *Un parcours, rencontrer, relier, dialoguer, partager*, Paris, Ed. Le Pli.
- STAROBINSKI, J. (1961), Sur Corneille, *L'œil vivant*, Paris, Gallimard, N.R.F., pp. 31-67.
- SZONDI, L. (1956), *Ich-Analyse*, Bern, H. Huber.
- SZONDI, L. (1971), Réorientation dans la question des clivages du moi, *Revue de psychologie et des sciences de l'éducation, Vol. 6, n° 4 : Léopold Szondi*, trad., Louvain, Ed. Nauwelaerts, pp. 465-490.
- SZONDI, L. (1983), *Introduction à l'analyse du destin, Tome II : Psychologie spéciale du destin*, trad., Bruxelles, Ed. Nauwelaerts, Coll. Pathei Mathos.